



HAL
open science

Derrière la partie émergée de la carte, la discrétion d'un outil de communication

Franck Chignier-Riboulon

► To cite this version:

Franck Chignier-Riboulon. Derrière la partie émergée de la carte, la discrétion d'un outil de communication. cahier des débats de l'université, A paraître. hal-04284323

HAL Id: hal-04284323

<https://uca.hal.science/hal-04284323>

Submitted on 14 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Derrière la partie émergée de la carte, la discrétion d'un outil de communication

Franck Chignier-Riboulon

*Professeur de géographie, Université Clermont Auvergne,
AgroParisTech, INRAE, VetAgro Sup, Territoires, Clermont-Ferrand*

La carte est un dessin devenu commun, bien qu'elle soit une projection concrète, vivante, qui est sa partie émergée. Plus discrète est sa partie immergée, car la carte peut « s'adapter à des montages de toute nature, être mise en chantier par un individu, un groupe, une formation sociale »¹ et, finalement, « on peut la dessiner sur un mur, la concevoir comme une œuvre d'art, la construire comme une action publique ou comme une méditation »². Cet objet à deux faces est très souvent associé à la géographie, une discipline s'intéressant aux sociétés humaines vivant sur la Terre. Comme elle est une des bases de l'analyse géographique, voire elle en est l'essence³, approcher l'épistémologie de la carte est une ambition nécessaire. S'interroger sur sa construction, sur les représentations qu'elle porte, sur les choix de montrer ou de ne pas montrer, ou de mieux montrer tel aspect qu'un autre n'est pas neutre. En effet, la carte, en tant que produit final présenté à un public, n'est, rappelons-le, que la partie visible d'un processus de construction, moins connu.

L'enjeu d'une observation du dessous des cartes est devenu plus prégnant avec la popularisation de cet outil. Tendanciellement, la carte n'est plus un objet réservé à des élites⁴, à des techniciens ou un document affiché dans les salles de classes ; elle a maintenant intégré notre quotidien, dans un premier temps au travers des cartes météorologiques télévisuelles quotidiennes, puis, toujours plus, par la massification et l'instantanéité de l'information numérique. Une massification et une instantanéité plus marquées lors de la médiatisation d'événements, qui en deviennent très suivis : des conflits, telle la reconquête des espaces de Daesh, des enjeux environnementaux (les incendies en Amazonie...) ou des problématiques médicales mondialisées (la pandémie de covid). De fait, la carte accompagne un phénomène donné, lui donnant une importance plus grande, par sa visibilité concrète, qui interpelle tous et chacun.

Elle devient alors un outil populaire de communication ; le terme populaire étant défini ici dans le sens de large ou de généralisé. Or, cette diffusion toujours plus large de la carte participe, peut-être

¹ Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Les éditions de Minuit, 1980, p. 20.

² *Ibid*, p. 20.

³ Stéphanie Defossez, Monique Gherardi, « La carte, produit final ? Exemple de l'évaluation des vulnérabilités à Leucate, Comité Français de Cartographie (CFC), 235-236, mars-juin 2018, p. 95.

⁴ Christian Jacob, *L'empire des cartes, approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1992, 537 p.

paradoxalement, à son processus de discrétion. En devenant présent au quotidien, facile d'accès, multipliable en de nombreuses versions, l'objet cartographique perd de sa spécificité, voire de son exceptionnalité dans bien des cas, il devient « d'apparence banale »⁵. La banalisation de la carte ne se résume pas aux progrès techniques, à la facilité de diffusion ou à des enjeux conjoncturels, guerriers ou non, elle a bénéficié d'autres apports, telle l'envolée du tourisme et, plus tardivement, les cartes de localisation et leurs données GPS (Googlemap, Waze), un automatisme aujourd'hui, lors d'embouteillages ou pour anticiper les radars. Dans certaines situations, la carte est même devenue l'objet du désir⁶, comme c'est le cas avec des romans à succès⁷. *L'ombre du vent*⁸ de Carlos Ruiz Zafon ou *Da Vinci Code*⁹ de Dan Brown se sont traduits par la production de guides touristiques indiquant les lieux suivis par les héros des livres : Barcelone pour le premier¹⁰, Paris et Londres (essentiellement) pour le second¹¹.

La carte appartient désormais à nos vies, en toute discrétion. Or, cette discrétion masque son rôle éducatif, voire de propagande, terme devenu péjoré¹², mais pris au sens noble de porter la parole pour convaincre, pour faire sien une personne ou un groupe. En dépit de ce rôle subjectif, la carte se distingue encore, pour l'instant, d'autres moyens de communication, par son image de sérieux et de rigueur ; et les évolutions technologiques récentes ne sont qu'une nouvelle étape d'une histoire marquée du sceau de l'objectivité, une objectivité inscrite dans notre mémoire. Pourtant, son utilisation dans les sujets en débats témoigne plutôt d'une logique carte contre carte. Cette réalité est elle-même alimentée par les diverses possibilités de faire carte ou, pour le dire autrement, des mille façons de construire une carte, d'une manière consciente, mais aussi inconsciente.

I. L'apparente objectivité de la carte

La carte est un héritage culturel renforcé par la généralisation de sa diffusion la transformant de plus en plus en un objet commun. Par-delà sa vulgarisation contemporaine, elle a également dépassé le domaine de la géographie dans le milieu universitaire, sociologues et historiens spatialisant davantage leurs données. Cet élargissement à d'autres sciences humaines, surtout depuis les années quatre-vingt, a accru sa réputation de sérieux autour d'une mise à plat neutre de faits. Ce caractère d'une objectivation par la carte est pourtant un legs de notre histoire, puis une normalisation sociale, confortant nos approches à l'égard de cet outil.

⁵ Jean-Paul Bord, Nancy Meschinot de Richemond, « Ambivalence de la carte entre visible et invisible », *Comité Français de Cartographie (CFC)*, 235-236, mars-juin 2018, p. 119.

⁶ Mauricette Fournier (dir.), *Cartographier les récits*, Clermont-Ferrand, Presses Blaise Pascal, 2016, 242 p.

⁷ Michel Houellebecq, *La carte et le territoire*, Paris, Flammarion, 2010, 428 p.

⁸ Carlos Ruiz Zafon, *L'ombre du vent*, Paris, Pocket, 2013 (1^{ère} édition 2001), 672 p.

⁹ Dan Brown, *Da Vinci code*, Paris, Jean-Claude Lattès, 2004, 571 p.

¹⁰ Sabine Burger, Nellehe Geel, Alexander Schwarz, *Promenades dans le Barcelone de L'Ombre du vent*, Paris, Grasset, 2016, 104 p.

¹¹ Dan Brown, *Carnet de voyage de Da Vinci Code*, Paris, Jean-Claude Lattès, 2006, 160 p.

¹² Fabrice d'Almeida, « Propagande, histoire d'un mot disgracié », *Mots, les langages du politique*, 69, 2002, p. 137-148.

A. L'objectivation de l'espace par la carte, une construction

La carte est longtemps apparue comme « l'idéal de l'approche scientifique »¹³, de la Renaissance à la fin du XVIII^e siècle. À ce moment-là, elle était perçue comme étant à la pointe de la recherche scientifique ; elle était « un des creusets où s'est formé un certain idéal de scientificité »¹⁴. Si au XIX^e siècle elle n'occupait plus cette place de premier plan, dépassée par d'autres sciences plus novatrices, son statut se maintint en raison de la précision des données présentée et de la rigueur du processus de construction. Son utilisation par les militaires au travers des cartes d'État-Major accrut sa réputation de sérieux. En effet, les cartes topographiques ont eu et gardent cet aspect d'une représentation objective de la réalité, puisque les auteurs s'effacent derrière les mesures et que, pour eux, « La précision de ces mesures est garante de l'exactitude et de la neutralité de la carte »¹⁵. Dans ces conditions, la partialité des auteurs n'existe pas, seul le chiffre parle ou la toponymie¹⁶.

Une telle objectivation, dans l'esprit, a traversé le temps, aidée par l'entrée de la géographie à l'école. Cet enseignement a longtemps gardé ce côté objectif avec la toponymie, la localisation et la désignation des reliefs, des mers et des lieux habités. Les cartes murales Vidal-Lablache, Kaepelin et Desfontaines ont bercé des générations d'écoliers, apprenant, voire à l'annonçant, départements, préfectures, fleuves et montagnes de France ; l'objectif étant de donner une base de savoirs géographiques sur le territoire national¹⁷. Les recherches historiographiques françaises font remonter ce besoin d'enseigner l'espace français après la défaite de 1871, avec l'idée de mieux connaître cet espace, pour l'aimer, le défendre et préparer une revanche¹⁸.

Ce basculement en faveur de la carte et de la géographie, avec son entrée nationale, nationaliste même, et parfois expansionniste, n'est pourtant pas propre à la France. Si la portée nationale et éducative est similaire dans d'autres États, la chronologie est bien entendu différente. Nicola Todorov¹⁹ pour les États allemands, Lukas Doser-Hofmann et Nathalie Dahn-Singh²⁰ pour deux cantons suisses montrent que ces États furent plus précoces dans la transmission de ce message, puisque

¹³ Henri Desbois, « L'œil et la toise : l'objectivité cartographique du XVIII^e siècle à nos jours », *CFC*, 235-236, mars-juin 2018, p. 68.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ *Ibid.*, p. 73.

¹⁶ Monique Pelletier, « La France mesurée », *Mappemonde*, 1986/3, p. 26-32.

¹⁷ Jean-Philippe Cassar, « La carte pour tracer un chemin dans des mondes de connaissance », in Patrick Picouet (dir.), *La carte invente le monde*, Lille, Presses du Septentrion, 2018, p. 30-31.

¹⁸ Numa Broc, « L'établissement de la géographie en France ; diffusion, institutions, projets (1870-1890) », *Les Annales de géographie*, tome 83, n° 459, 1974, p. 545-568. Voir aussi Isabelle Lefort pour une approche commentée des programmes, « Deux siècles de géographie scolaire », *Espaces Temps*, 66-67, 1998, p. 146-154.

¹⁹ Nicola Todorov, « Enseigner la géographie à l'école primaire et la genèse des identités territoriales en Europe au tournant du XVIII^e au XIX^e siècle », *Revue de géographie historique*, 13, 2018, p. 1-20.

²⁰ Lukas Boser Hofmann, Nathalie Dahn-Singh, « Une patrie de papier : représentations du territoire national pour le milieu scolaire dans les cantons de Vaud et Soleure, 1803-1845 », *Traverse : Zeitschrift für Geschichte*, 24, 2017, p. 18-31.

son enseignement débuta dès la première moitié du XX^e siècle, avec toujours la volonté de construire ou de renforcer le sentiment patriotique²¹. Cette valorisation de la carte et cette association entre la géographie et le territoire national n'ont pas été démenties au XX^e siècle, au fur et à mesure de la création de nouveaux États²². Ce phénomène perdure bien entendu au XXI^e²³. Le cadre de l'éducation, scolaire et au-delà toute forme d'acquisition dans une dimension nationale, offre une carte objectivée, non pas qu'elle le soit dans sa réalité vraie, puisqu'elle est construite, mais elle le devient par sa diffusion livresque ou journalistique, par son infusion lente des esprits, et pas uniquement ceux des élèves.

B. Socialisation et normalisation

L'apprentissage des lieux, sous quelque forme que ce soit, des frontières, des espaces constituant le pays (ou une entité non étatique comme pour les Kurdes ou les Palestiniens) ne s'arrête pas à l'acquisition d'informations. La forme des informations transmises donne une certaine vision du groupe et de son territoire, et du reste du monde, avec une hiérarchisation spatiale, du local au mondial. Ces multiples connaissances sur notre environnement, au travers de cartes et de leur intégration à notre mémoire individuelle et collective, génèrent une perception singulière des autres. La carte est alors un des éléments de reconnaissance des temps historiques et sociaux propres au groupe, à l'image des commémorations²⁴, participant à sa culture, à sa vitalité et à sa différenciation. Cette inclusion d'images cartographiques au sein d'un groupe social est plus ou moins progressive, et appartient à un processus de socialisation. La socialisation dans un milieu particulier donne une culture spécifique pour aborder la perception et la construction des cartes. L'individu voit et lit les éléments perçus sur la carte au travers des acquis de sa socialisation propres à son groupe. Les aspects les plus simples, mais les plus frappants vus de l'extérieur, sont la mise au centre d'un planisphère de son pays, la langue utilisée pour la toponymie (voire l'écriture adoptée), les découpages administratifs. Cette socialisation de la carte (et par la carte) dans une culture donnée amène à un phénomène de normalisation ; peu à peu la carte, apprise de bien des manières, devient une norme.

En sciences humaines et sociales, mais probablement également dans d'autres disciplines, comme le droit, les normes sont des constructions sociales. Dans ce cadre, des phénomènes antérieurement inexistant deviennent progressivement des réalités, puis des normalités socialement actives, c'est-à-dire fonctionnant à un moment donné, sur un espace donné. Les normes sont alors des évidences, des

²¹ *Ibid.*, p. 21.

²² Par exemple, Étienne Copeaux, *Espaces et temps de la nation turque, analyse d'une historiographie nationaliste 1931-1993*, Paris, CNRS éditions, 1997, 369 p. Ce travail est toujours d'actualité plus de 20 ans plus tard. Voir aussi Francesco Bigagli, « School, ethnicity and nation-building in post-colonial Myanmar », *Research in educational policy and management*, 1(1), 2019, p. 1-16.

²³ Amaël Cattaruzza, *Territoire et nationalisme au Monténégro*, Paris, L'Harmattan, 2010, 312 p.

²⁴ Voir le numéro 41, 2020-2 de la revue *L'Espace Politique*.

comportements indiscutables, automatiques, répondant à une manière d'être en société. Ces constructions sociales concernent un grand nombre de domaines, parfois éloignés de la carte, et ne se résumant pas à de la courtoisie ou à du savoir-vivre. Des sujets assez récents sont maintenant des normes, plus ou moins centrales, de nos sociétés, telles que l'invention du social²⁵, du troisième âge²⁶, du devoir de mémoire²⁷. Plus près de la carte se trouve la question des frontières, dont Michel Foucher a dressé l'histoire de l'invention²⁸. Ces normes sont donc des processus, plus ou moins progressifs et longs, avec une durée de vie elle-même variable. Ainsi le mouvement de construction et de déconstruction de normes est perpétuel, remettant en cause des évidences, pour en bâtir de nouvelles²⁹.

De fait, pour partie, puisqu'elle dépend également des savoirs techniques, la carte est une construction sociale, c'est-à-dire l'émanation d'idées individuelles et collectives, spatialement et temporellement marquées. Ces idées trouvent leur origine dans plusieurs phénomènes : l'héritage historique du lieu de vie, les éducations (nationale, familiale...), les idéologies développées à un moment géographique... Sans tomber dans l'idée que tout est relatif ou que tout n'est que construit, une part l'est et nous dépasse fréquemment, quand elle correspond à notre présent, à l'égard duquel nous manquons de recul. Cette construction sociale rend normal, au sens d'évident, un fait, une manière de faire, un outil, qui ne l'étaient pas auparavant. Suivant cette logique, les auteurs des cartes agissent, en partie, inconsciemment, dans leur conception et réalisation d'une carte, puisqu'ils sont les produits d'une époque, d'une culture, d'une société qui les a modelés.

Avec logique, cette normalisation rend évident pour les uns ce qui ne l'est pas forcément pour les autres. Lors d'un colloque en distanciel sur la Covid-19, en décembre 2020, organisé par une université marocaine, les réactions et les questions portaient davantage, de la part des étudiants, sur la présence du Sahara occidental sur les cartes³⁰ (car les cartes avaient été travaillées à partir du site de l'ONU) que sur les questions posées par cette pandémie. Une réaction de sensibilité patriotique qui trouve son origine dans l'éducatif, la socialisation et dans sa normalisation, entraînant de temps en temps des incompréhensions, ou pire, avec les non-Marocains.

II. La carte est un discours

Si la carte est issue d'un processus de socialisation et de normalisation, la rendant partiellement aveugle à ceux qui la pensent, la réalisent ou l'utilisent, puisqu'ils ont inconsciemment intégré des

²⁵ Jacques Donzelot, *L'invention du social, essai sur le déclin des passions politiques*, Paris, Fayard, 1984, 263 p.

²⁶ Rémi Lenoir, « L'invention du troisième âge », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol. 26-27, mars-avril 1979, p. 57-82.

²⁷ Olivier Laliou, « L'invention du 'devoir de mémoire' », *Vingtième Siècle*, n° 69, 2001, p. 83-94.

²⁸ Michel Foucher, *L'invention des frontières*, Paris, FEDN, 1986, 326 p.

²⁹ Célia Sadai, « Racisme anti-Noirs au Maghreb : dévoilement(s) d'un tabou », *Hérodote*, n° 180, 2021, p. 131-148.

³⁰ Pour les Marocains le Sahara occidental n'existe plus officiellement, ils ont intégré cet espace dans leurs provinces du sud. Ce fait n'est bien entendu pas accepté par d'autres États, notamment l'Algérie, par une partie de la population originelle, et par l'ONU.

éléments la constituant, elle reste malgré tout en partie, avec une part variable selon les cas, un objet construit en conscience. Cette construction en conscience est le désir de montrer ou de prouver des faits. Pour autant, la réalité est plurielle ; il n'y a pas de manichéisme, avec d'un côté un inconscient actif dont les traductions cartographiques seraient meilleures ou pardonnables et, d'un autre côté, un conscient qui ne serait que stratégies ou défenses culturelles, nationales et territoriales. Dans la majeure partie des cas existe une composition, un mélange plus ou moins net de l'un ou de l'autre. Et l'idée de démontrer n'est pas forcément militante.

Dans ce texte la notion de discours est prise dans un sens très large. Elle englobe tous les moyens qui permettent la diffusion d'une idée, d'une représentation particulière. Ces moyens sont bien entendu les écrits (textes, articles, livres...), les oraux (discours, entretiens, plaidoyers...), mais aussi les communications numériques, de plus en plus instantanées. De même, certains films, spectacles ou des actions collectives, courtes (pétitions, *sit-in*, manifestations...) ou longues (occupations d'un espace, *lobbying*, enseignements...), sont d'autres formes de discours. Et la liste n'est pas exhaustive. Les discours représentent l'expression d'argumentaires en faveur, ou en défaveur, d'une représentation donnée. Leur but est de répandre, de propager une représentation pour en accroître l'assise, la plupart du temps aux dépens d'une autre, concurrente.

A. Représentations et mises en scène

Les géographes ont emprunté la notion de représentation aux sciences sociales³¹, puis en ont donné un sens particulier, spatialisé, notamment en géopolitique. Yves Lacoste³² considère que les représentations sont les idées de la géopolitique, celles qui vont porter l'action. Les représentations sont alors définies comme des idées actives, vivantes puisqu'elles mobilisent. Le terme recouvre des situations variées, certaines altruistes et généreuses, d'autres excluantes ou aberrantes, avec toute une gamme entre les deux. Par ailleurs, ces représentations sont plus ou moins actives, plus ou moins porteuses à un moment donné, en un lieu donné, dans un contexte donné, avec des logiques de leadership, plus ou moins marquées. Les cartes, malgré l'image de sérieux qu'elles véhiculent auprès du grand public, sont, fréquemment et partiellement, l'expression de représentations. Elles sont un outil de discours comme un autre. Les reliefs et les mers, par exemple, sont bien des éléments d'une géographie physique, mais leur appellation, leur possession, leur intégration dans une mémoire collective sont des éléments humains portant un désir, une volonté, un droit de... ou une normalité ancrée, à défendre.

Dans ces conditions, les concepteurs de cartes transmettent, consciemment ou inconsciemment, des représentations, et conséquemment une certaine vision du monde. La socialisation, la normalisation mais aussi diverses formes de stratégie participent à la

³¹ Antoine Bailly, « Distances et espaces : 20 ans de géographie des représentations », *L'Espace Géographique*, tome 14, n° 3, 1985, p. 197-205.

³² Yves Lacoste, « Représentations géopolitiques », in Yves Lacoste (dir.), *Dictionnaire de géopolitique*, Paris, Flammarion, 1995, p. 1278-1280.

mise en carte. Pour reprendre les mots d'Yves Lacoste, la carte devient une mise en scène³³, variant en fonction de son auteur, de son époque, et de l'intensité de telle ou telle représentation. Ainsi, sur des sujets en débats, les points de vue sont différents, voire opposés, et les cartes reflètent ces positionnements. Elles expriment également un monde par définition inégalitaire dans lequel les questions médiatisées ou/et soutenues par des lobbies viennent plus aisément à l'esprit : les espaces contestés (et leurs appellations) au sein du conflit israélo-palestinien, le Kurdistan et ses limites, mais aussi, dans d'autres domaines, la lutte contre le projet d'aéroport de Notre-Dame des Landes ou la récurrence des remises en cause des territoires des indiens d'Amazonie³⁴. Ces exemples actuels ont leurs pendant dans l'histoire ; entre bien des événements, la conférence de paix de Paris, après la Première Guerre mondiale, a été l'occasion de mettre en avant la hiérarchisation des acteurs, même chez les vainqueurs : certains d'entre eux étant plus considérés, reçus, et écoutés que d'autres³⁵. Le remodelage du monde, et des cartes liées, en a témoigné, *a posteriori*. Toutes les contestations frontalières entraînent alors l'établissement de cartes différentes selon les parties prenantes, et la perplexité des extérieurs, par exemple dans les espaces maritimes.

De ces situations conjoncturelles, historiques, spatiales, culturelles... découle la mise en carte, qui est à chaque fois une mise en scène, une cuisine aboutissant à un plat populaire (pizza, couscous...), dont la base est stable, avec des ingrédients aux dosages variables, au gré de l'auteur. Les cartographes, les auteurs et les commanditaires agissent à l'image des metteurs en scène, des directeurs artistiques ou des scénographes ; le texte de Molière est (globalement) conservé, mais le reste est transformable, selon les *desiderata* du temps et des gens. Des choix sont faits, justifiés dans ce cadre, et ils ne reposent pas uniquement sur les règles de la sémiologie graphique. Choisir une couleur ou une police, donner une taille à des lettres ou les mettre en gras valorisent un aspect plutôt qu'un autre. De la même manière, l'absence d'éléments peut être un choix d'en faire figurer certains plutôt que d'autres. Invisibiliser, (sur)visibiliser sont donc des partis-pris ou des évidences, inconscientes de fait. Dans tous les cas, l'objet produit, la carte, parle, affichant une certaine vision de l'environnement humain, datée et contextualisée.

B. Affirmer, s'affirmer, convaincre

Quelles que soient les représentations qui ont conduit à sa réalisation, la carte étant un discours, elle a pour objectif de montrer, et souvent de synthétiser, des informations. Cependant, son ambition est habituellement plus large. Dans cette perspective, l'objectif est de légitimer une position, de la rendre « vraie » par la démonstration cartographique. Une fois de plus cette démarche n'est pas forcément consciente, lorsqu'elle s'intègre aux évidences de la normalisation vécue,

³³ *Ibid.*, p. 1280.

³⁴ François-Michel Le Tourneau, « Le Brésil et ses Indiens : une réconciliation impossible ? », *EchoGéo*, 41, juillet-septembre 2017, DOI : 10.4000/echogeo.15027

³⁵ Daniel Foliard, « Cartes et contre-cartes à la conférence de paix de Paris (1919-1920) : débats cartographiques au sein de la délégation britannique », *CFC*, 228, juin 2016, p. 153-166.

telles les frontières, actuelles, de la Guyane française, sur l'Oyapock et le Maroni ou celles de la Nouvelle-Calédonie rassemblant la Grande terre et les îles Loyauté, mais l'histoire aurait pu être différente, donnant d'autres limites et d'autres cartes. Et les évidences d'aujourd'hui en seront d'autres demain. L'avenir modifiera peut-être les frontières, à l'instar des recompositions passées : près de nous l'ex-Yougoslavie, ou, plus lointains, les États italiens avant leur unité. Et cela interroge, car sans carte historique qui se rappelle des formes et frontières de ceux-ci ?

Lorsque les auteurs souhaitent consciemment montrer pour affirmer, convaincre et légitimer toujours plus leur position, la carte est alors un outil à l'appui d'une logique de pouvoir (souvent) assumée. Cette dernière vise à maintenir une réalité ou, à l'inverse, à la modifier. La carte participe à cette action, du désir pour l'une des parties de modifier, ou de figer, un rapport de forces, une situation donnée. Les exemples turco-kurde³⁶ et franco-canadien fournissent des situations évolutives contemporaines. Ces deux exemples sont quelque peu emblématiques, du moins pour un public français : les Kurdes bénéficient d'une image positive sur une durée longue, celle d'un peuple sans État, soumis aux répressions régulières des États où il vit ; de même, les questions autour de la francophonie touchent l'affect national, avec, dans les deux cas, une sensibilité à la défense de minorités dominées.

En Turquie la question kurde est un sujet récurrent. Sa sensibilité est telle que depuis le recensement de 1965, l'identité ethnique est demandée mais reste confidentielle³⁷. Cette sensibilité s'explique par la peur du démembrement, héritée des pertes de l'Empire ottoman, puis de sa disparition après la Première Guerre mondiale. Ce masquage voulu des réalités humaines se traduit par un flou démographique sur lequel joue chacune des parties en présence, et dans lequel le nombre de personnes et leur répartition sont un enjeu politique. Les gouvernements turcs successifs s'appuient officiellement sur la carte de 1965 et tendent à minorer³⁸ la population kurde, l'estimant entre 9,5 et 11 millions d'habitants³⁹. Le président actuel, Recep Erdogan, et ses prédécesseurs, ont une conception très nationaliste de la Turquie⁴⁰. En dehors de quelques périodes d'ouverture, la tendance, depuis 1923, année de création de la République, est à favoriser l'assimilation⁴¹. Or, justement,

³⁶ L'article de Karen Culcasi met bien en valeur les représentations des journaux occidentaux dans les représentations cartographiques des problématiques kurdes depuis un siècle. Karen Culcasi, « Cartographically constructing Kurdistan within geopolitical and orientalist discourses », *Political Geography*, 25, 2006, p. 680-706.

³⁷ Marcel Bazin, Stéphane de Tapia, *Géographie d'une puissance émergente*, Paris, Armand Colin, 2012, p. 48.

³⁸ Franck Chignier-Riboulon, Anne Garrait-Bourrier, « Introduction », in Franck Chignier-Riboulon et Anne Garrait-Bourrier (dir.), *Les minorités isolées en Amérique du Nord, résistances et résiliences culturelles*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2013, p. 7-17. Plus largement voir Gilles Deleuze, *Critique et Clinique*, Paris, Les éditions de Minuit, 1993, 187 p.

³⁹ Cf. l'article, en turc, de Wikipédia, sur la Démographie en Turquie. Il se réfère au journal turc Milliyet reprenant des sources officielles. L'article en anglais, quant à lui, repose davantage sur des sources kurdes. Quand ce ne sont pas uniquement des traductions de la version originale, les articles de Wikipédia offrent, selon la langue, des articles différents, plus ou moins riches, plus ou moins orientés.

⁴⁰ Bülent Batuman, « The shape of the nation: visual production of nationalism through maps in Turkey », *Political geography*, 29, 2010, p. 220-234.

⁴¹ Michel Bruneau, *De l'Asie Mineure à la Turquie*, Paris, CNRS éditions, 2015, p. 215-224.

la question de l'assimilation complique les difficultés de comptage et de répartition spatiale⁴², puisque beaucoup de Kurdes ne parlent plus une langue kurde, un élément fort de distinction. Cette évolution se combine avec des migrations internes entre le bassin originel de peuplement kurde, au sud-est, et les métropoles du centre et de l'ouest. La pauvreté du sud-est et une croissance naturelle supérieure à la moyenne nationale contribuent à ces flux, et à l'inquiétude des dirigeants turcs, tentant de minorer et minoriser cette population. Pour actualiser et compléter la version officielle, des chercheurs, des journalistes, pas forcément pro-kurdes, mais reprenant souvent des informations kurdes⁴³, et des institutions, comme la CIA, tentent d'évaluer la population kurde de Turquie⁴⁴. Celle-ci est estimée à 20 millions de personnes par l'Institut kurde de Paris⁴⁵, occupant environ 230 000 km², soit un tiers du pays. Elle est estimée à 19 millions en 2000 par Jacques Leclerc de l'Université Laval⁴⁶, reprenant des sources kurdes⁴⁷, soit 27 % du territoire turc et 29 % de sa population. Certains auteurs, tel Mathieu Guidère, publient des cartes prenant davantage en compte l'incertitude du comptage de la population et de l'occupation spatiale⁴⁸.

Dès lors, les cartes présentées divergent, puisque la population, sa répartition et les enjeux impliqués diffèrent selon les auteurs et les positions. La carte officielle (carte 1) est alors figée, même si tous les protagonistes la savent fautive. À l'inverse, les cartes réalisées par les Kurdes, ou reprises par des médias ou des instances internationales vont dessiner un espace plus large, et parfois très large, en fonction du militantisme, des informations et de leur interprétation (carte 2).

Carte 1

⁴² Sinan Zeyneloglu, Yaprak Civelek, Ibrahim Sirkeci, « Inter-regional migration and intermarriage among Kurds in Turkey », *Economics and sociology*, 9, 1, 2016, p. 139-161.

⁴³ Par exemple *Courrier International* du 23 octobre 2019 ou *L'Obs* du 2 mai 2018, consultés le 24 juin 2021.

⁴⁴ CIA World Factbook donne 19% de Kurdes, soit 15,7 millions en 2021, consulté le 22 août 2021.

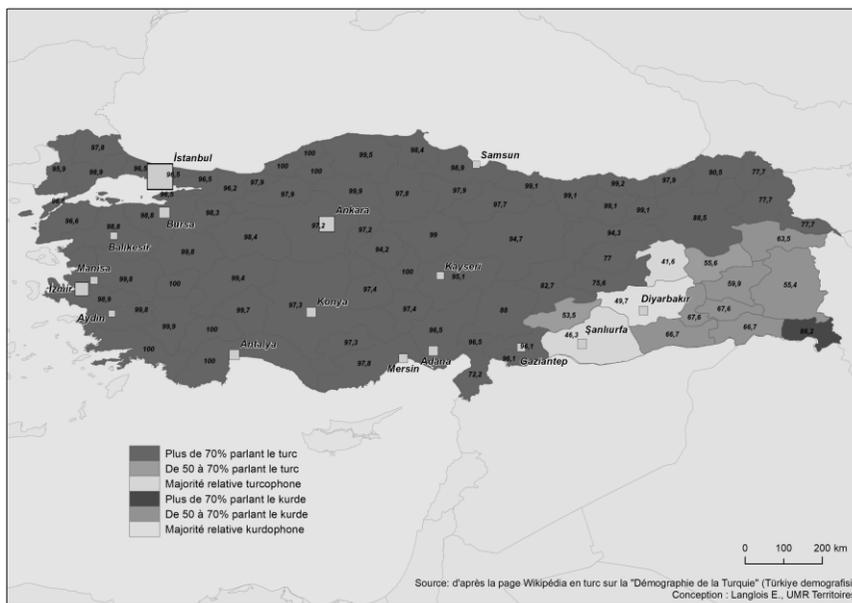
⁴⁵ <https://www.institutkurde.org/>, consulté le 13 juillet 2021.

⁴⁶ Jacques Leclerc, L'aménagement linguistique dans le monde, CEFAN, Université de Laval, <https://www.axl.cefan.ulaval.ca>, consulté le 16 juillet 2021.

⁴⁷ L'Office franco-kurde.

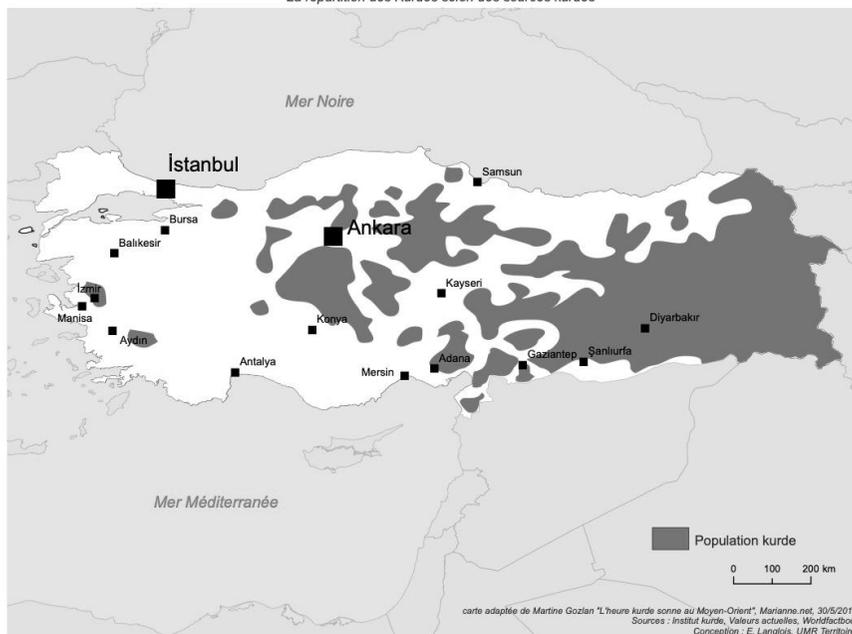
⁴⁸ Mathieu Guidère, *Atlas des pays arabes*, Paris, Autrement, 2015, p. 59.

La répartition des langues kurdes et turque en Turquie, selon le recensement de 1965



Carte 2

La répartition des Kurdes selon des sources kurdes

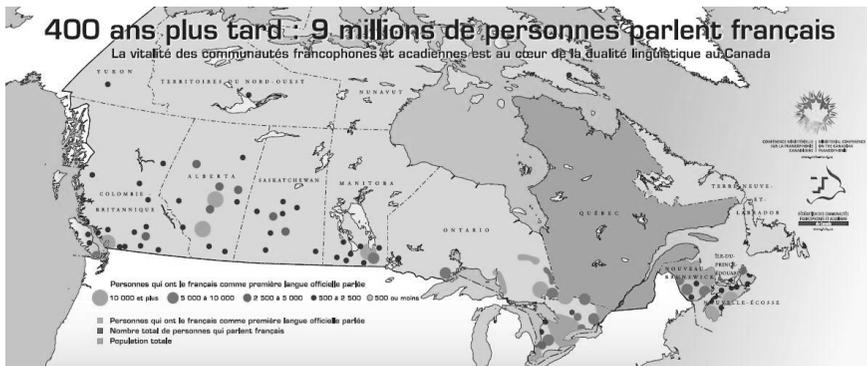


Sur la carte 2 la situation des francophones au Canada est différente par bien des aspects ; malgré cela elle présente des points communs avec les Kurdes : c'est une minorité en quête d'affirmation, voire d'État au Québec, depuis plus de deux siècles ; et elle détient également une zone de force, le Québec justement, institutionnalisée et toujours revendiquée. À l'image des Kurdes, pour cette population, les chiffres,

comme les choix cartographiques, sont essentiels en termes d'existence future, notamment pour les francophones hors Québec, dont le poids décline au fil des décennies⁴⁹. Dans ces conditions, les enjeux cartographiques rejoignent, là encore, le besoin de visibilité, pour justifier demandes et mobilisations.

La carte 3 provient du site de la Fédération des Communautés Francophones et Acadiennes (FCFA). Elle figure toujours sur Internet mais n'est plus sur le site de la Fédération, car cet organisme en utilise une autre, très colorée mais moins parlante. Cette carte 3 affirme le poids du Québec comme traditionnel port d'attache du groupe francophone, bien que son projet s'en soit éloigné depuis environ 60 ans⁵⁰. Sur le document, la province du Québec est représentée en vert dans son intégralité ; cependant, l'essentiel du territoire du Québec est inhabité, ou presque, hormis à proximité du Saint-Laurent. Bien que cela soit moins visible, en raison de l'échelle et de la petitesse de la province (à l'échelle des Amériques), le nord et le nord-est du Nouveau-Brunswick sont également coloriés en vert, en raison de la présence d'une majorité francophone.

Carte 3



« avec l'aimable autorisation
de la Fédération des Communautés Francophones et Acadiennes (FCFA) »

Dans le reste du Canada figure une constellation de points, plus ou moins larges et foncés⁵¹. L'idée des auteurs est probablement d'inscrire ces points comme autant d'îles et d'îlots d'archipels provinciaux. L'échelle de la carte leur donne une certaine ampleur, mouchetant des zones. Mieux, dans un premier temps, le processus de visibilité⁵² privilégie la taille et la couleur des cercles aux dépens de la légende, en captant le regard. Dans un second temps, après lecture de la légende,

⁴⁹ Raymond Mugeon, « Maintien et évolution du français dans les provinces du Canada anglophone », in Salikoko Mufwene, Cécile Vigouroux, *Colonisation, globalisation et vitalité du français*, Paris, Odile Jacob, 2014, p. 215 et 217.

⁵⁰ Linda Cardinal, « Ruptures et fragmentations de l'identité francophone en milieu minoritaire ; un bilan critique », *Sociologie et sociétés*, 26 (1), 1994, p. 71-72.

⁵¹ La gradation des tons de vert pourrait d'ailleurs être interrogée.

⁵² Karoline Truchon, « Le *digital storytelling*. Pratique de visibilité et de reconnaissance, méthode et posture de recherche », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 40, n° 1, 2016, p. 125-152.

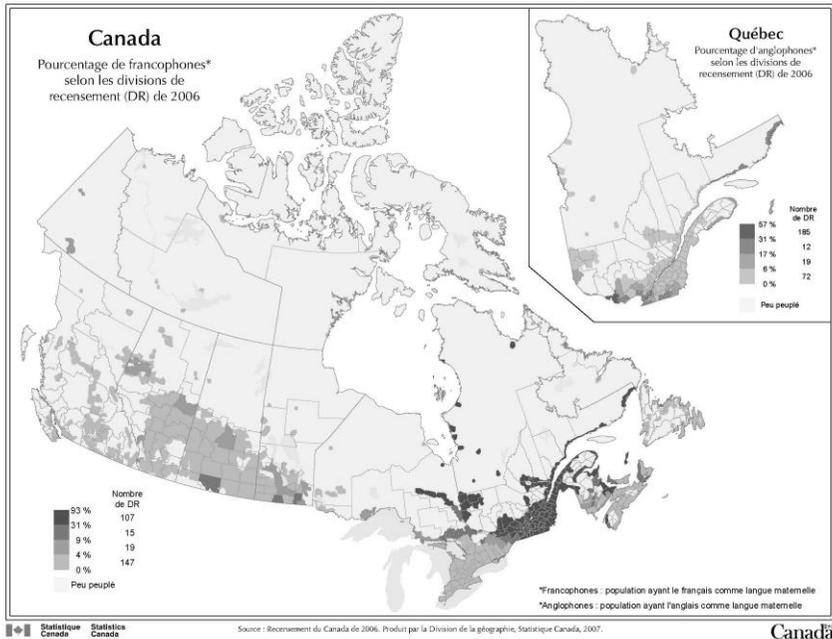
ces points dispersés révèlent la faiblesse numérique des communautés. En effet, même la classe la plus haute, « 10 000 et plus » est modeste à l'échelle des populations provinciales totales. Les ronds « 10 000 et plus » correspondent ainsi à de grandes villes où, *de facto*, les francophones sont minorisés au sein d'une forte population anglophone. Presque au bas de la hiérarchie, les points « 500 à 2 500 » sont les plus nombreux, et les plus visibles avec leur couleur vert foncé, formant des chapelets. Néanmoins, pour l'essentiel, ces points correspondent à de petites, voire très petites, communautés, souvent des villages. Ces dernières doivent faire face à l'omniprésence de la langue anglaise dans tous les domaines de la vie quotidienne, même pour les plus dynamiques⁵³. Cela se traduit par un bilinguisme de fait, et même souvent une meilleure connaissance de l'anglais que du français⁵⁴. Pour résumer l'intention, par-delà les chiffres, cette carte de la FCFA a vocation à être optimiste et pédagogique, montrant l'action spatiale large et militante de la Fédération. Dans ce cadre, la carte s'avère être un outil de reconnaissance plus que de connaissance, pour justifier et poursuivre l'action.

La carte 4 de l'institut fédéral des statistiques (StatCan) date de 2006, car nous n'en avons pas trouvé de plus récente sur le sujet, à l'échelle du Canada. Ce document a des buts différents du précédent, puisqu'il a une fonction officielle. L'institut a construit une carte montrant à la fois la francophonie canadienne et la minorité anglophone au Québec, par souci de respect et d'équilibre entre les deux langues officielles, et des minorités linguistiques provinciales, uniquement francophones hors Québec. Cette carte utilise un zonage de recensement rendant plus précise la distribution spatiale de l'information, avec une utilisation de valeurs relatives. Abstraction faite des espaces les plus septentrionaux, déserts, la présence francophone est répartie sur tout l'espace habité. Malgré tout, de fortes disparités apparaissent.

Carte 4

⁵³ Franck Chignier-Riboulon, « Notre-Dame-de-Lourdes (Manitoba, Canada), le positionnement stratégique francophone d'un centre de services en milieu rural », *Les Annales de géographie*, 715, 2017, p. 313-332.

⁵⁴ Entre autres, Anne Gilbert (dir.), *Territoires francophones, études géographiques sur la vitalité des communautés francophones du Canada*, Québec, éditions du Septentrion, 425 p.



Source : Statistique Canada,
Pourcentage de francophones selon les divisions de recensement (DR) de 2006.
Reproduit et diffusé « tel quel » avec la permission de Statistique Canada.

La légende donne quatre classes ; la plus brune correspond aux zones de force, cependant, elle est très large, représentant de 31 à 93 % de la population des périmètres de recensement retenus, soit un écart de plus de 60 points. Par conséquent cette classe, associant des espaces de domination absolue à d'autres où ces locuteurs ne sont que moins du tiers, accroît l'impression d'une importance spatiale. En dehors du Québec ressortent non seulement le nord et le nord-est du Nouveau-Brunswick, mais aussi les régions ontariennes proches du Québec et l'ensemble Hearst, Kapuskasing et Timmins dans cette même province (au nord-est sur la carte). Les classes 9-31 % et 4-9 % sont peu représentées spatialement ; elles mettent avant tout en avant la faiblesse numérique des populations recensées. La majeure partie de l'espace est occupée par la classe 0-4 %, indiquant que les francophones sont une faible, voire très faible, minorité. De prime abord, cette carte donne donc le sentiment d'un espace occupé, partout où les conditions climatiques le rendent possible. Une lecture plus attentive fait émerger de forts contrastes et questionnements ; les zones de force sont accrues par le choix d'une classe étendue ; les zones de faiblesse sont partiellement masquées par l'importance de la répartition spatiale.

Dans les deux situations cartographiques, sont mises en avant des manières de montrer, plus nettes pour la première carte, traduisant des stratégies d'affichage de cette minorité ou de respect de l'égalité linguistique, au moins à l'échelle fédérale, pour l'institut.

III. Des jeux géographiques pour représenter

La cartographie est bien un montage, un ensemble de choix, pour

montrer, ou pas, consciemment ou non. Ce bricolage sérieux est possible en travaillant sur les statistiques, les couleurs et les classes, et également en jouant sur la géographie, ou du moins sur ses définitions. Les modulations des périmètres viennent parfois à l'esprit, mais plus connues sont les variations de focales ou, autrement dit, le choix des échelles. Peu connues, en revanche, en dehors du cercle des géographes, est la distinction entre espace et territoire ; or, le regard et la force de la carte en sont changés.

A. L'oubli fréquent du sens de l'espace et du territoire

Tendanciellement, le mot territoire⁵⁵ s'est imposé aux dépens du terme espace. En France, il est devenu d'usage commun, et les politiques publiques l'utilisent, à toutes les échelles, parlant de « cohésion des territoires », « d'égalité des territoires » ou, tout simplement, des territoires (de la République...) ou de « nos » territoires, sans les définir ou les interroger car cela serait, apparemment, de l'ordre de l'évidence. Cette habitude n'est pas uniquement étatique ; la politique d'aménagement du territoire a contribué à cette évolution et à cette confusion, comme les diverses phases de décentralisation, où chaque collectivité souhaite définir, au sens de découper, « ses » territoires. L'insertion du mot dans le vocabulaire des concepteurs et animateurs de l'aménagement et des politiques publiques entraîne un emploi large du terme, devenu une normalité. Tout devient mécaniquement territoire, y compris les assemblages géographiques quelquefois surprenants nés des dernières réformes des intercommunalités et des régions.

Face à ce phénomène, la plupart des géographes distinguent l'espace et le territoire⁵⁶, depuis une quarantaine d'années, donnant une vision plus humanisée au second, le terme espace étant plus générique. Le territoire s'entend, lui, comme un espace territorialisé, c'est-à-dire approprié sentimentalement par ses habitants. Ce sentiment d'appartenance est plus ou moins développé, et plus ou moins sensible, en fonction des lieux et des moments. Plus complexe est le fait que le même lieu est à la fois espace et territoire, du moins fréquemment. Cela signifie qu'il n'est pas perçu de la même façon par les différents acteurs. Habituellement, la carte est pensée spatialement, par un agent d'une administration centrale, d'une collectivité ou par un salarié d'un bureau d'études, bien que le terme territoire apparaisse dans les écrits et les présentations orales. Les habitants, ou une partie d'entre eux, ont une relation différente aux lieux, plus ou moins affirmée, et une conception sentimentalement intégrée de cet espace territorialisé. Leurs perceptions des lieux vécus, aimés, s'en trouve changée, et cela influe sur leurs désirs de permanence ou de changement. Dans les faits, les réalités sont néanmoins plus complexes, des acteurs spatialisent et territorialisent en même temps ; plus ils sont proches, en termes de connaissances, d'arpentage, d'entretiens avec les habitants locaux, mieux ils sont en capacité de comprendre le lieu. Plus largement, à la territorialisation d'un lieu ou au territoire, n'est pas attachée, dans ce texte, une échelle de valeurs, rendant la territorialité meilleure que la spatialité, car elle émane

⁵⁵ Antoine Bailly, Robert Ferras, Denise Pumain, *Encyclopédie de la Géographie*, Paris, Économica, 1995, p. 601.

⁵⁶ Guy di Méo, *Géographie sociale et territoires*, Paris, Nathan, 1998, 320 p.

des habitants pour l'essentiel. L'attachement, l'identification sont aussi des replis, des refus... des autres, d'équipements, de l'intérêt général. Ce qui importe dans notre propos est la construction de cartes défendant une certaine vision de l'espace/territoire. Et ces cartes ne sont pas les mêmes selon le degré de sentimentalité intégré dans la perception de ces lieux.

Dans le cas de conflits ouverts ou de tensions répétées, telles les situations israélo-palestinienne et indo-pakistanaise, ou azéri-arménienne, la territorialisation des espaces est d'une sensibilité parfois extrême, et les cartes en témoignent, chaque État possédant les siennes, avec sa toponymie, son droit à être présent ou à revendiquer. Il en est de même pour des luttes environnementales ou d'aménagement. Toutefois, hormis ces conflits prenant une envergure large, plus communes sont les cartes dressées par des acteurs spatiaux que par des acteurs territoriaux, bien que se développe une prise en compte, relative, des perceptions et demandes des habitants vivant en ces lieux.

B. Échelles et périmètres

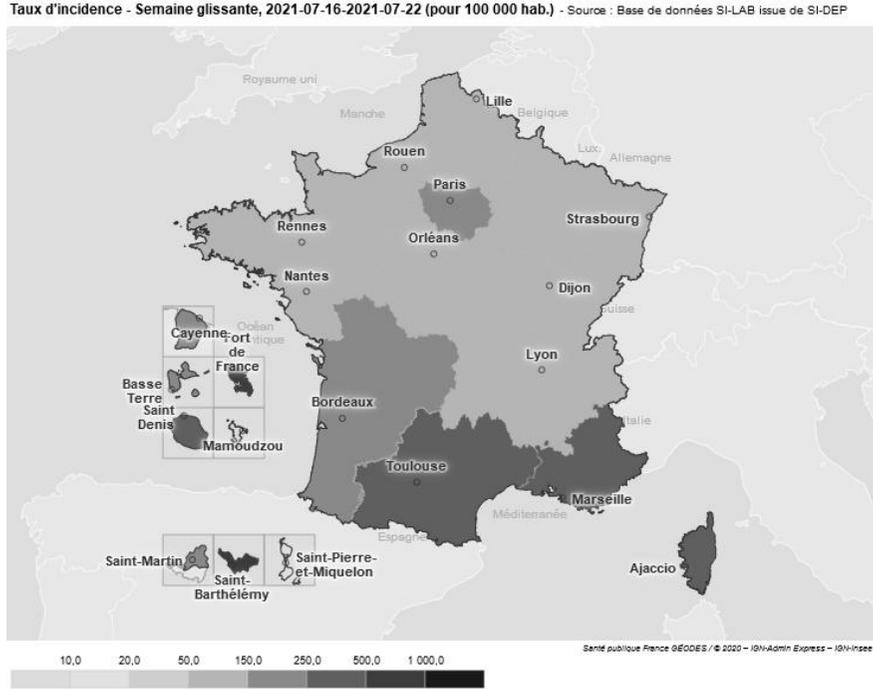
Mettre une échelle sur une carte est une des premières actions apprises à l'école lors de la découverte de la carte. Le rôle de l'échelle ne se résume pourtant pas à un repère pour comprendre le document, elle est un outil de modification d'une réalité. Ainsi, changer l'échelle d'observation c'est changer la réalité présentée, et donc les perceptions des lecteurs.

Par exemple, sur une carte à l'échelle monde présentant les musulmans, en valeurs relatives, ces derniers ne représentent que 14 % de la population de l'Union indienne, et ils peuvent être indiqués avec une couleur claire. En revanche, une carte de l'Union découpée administrativement avec les États indiens donne une autre géographie : le nord (Cachemire) et le nord-est vont davantage ressortir, et le premier nettement car cette religion y est très majoritaire. À l'échelle des districts, au sein des États, une autre géographie se dessine, relativisant des ensembles et pointant des espaces : au nord-est (en premier lieu au Bengale-occidental) et au Cachemire toujours, mais aussi des districts au centre-nord (Uttar-Pradesh), au sud-ouest (Kérala). À un niveau encore plus fin, l'échelle des municipalités ferait elle-aussi ressortir une autre carte. En outre, sur de telles populations démographiques, travailler les cartes en pourcentage ne donne pas les mêmes résultats cartographiques qu'en valeurs absolues. Certes, ce n'est pas une question d'échelle géographique, mais 14 % d'une population indienne se rapprochant de 1,4 milliard d'êtres humains cela aboutit à 200 millions d'individus, plus concentrés en certaines zones.

Les périmètres sont une autre forme de données, fréquemment indissociables des questions d'échelle. Généralement, ce sont des découpages administratifs, allant généralement de soi, car ils appartiennent à notre héritage, ou sont de nouveaux espaces créés (intercommunalités, régions). Dans tous les cas, ils sont appris à l'école et socialisés par la suite. Quel que soit le pays où nous grandissons, ils s'imposent assez logiquement, rentrant dans la normalité précédemment décrite. Or, les statistiques produites sur un périmètre donné dessinent une certaine géographie et une carte particulière. L'exemple indien peut

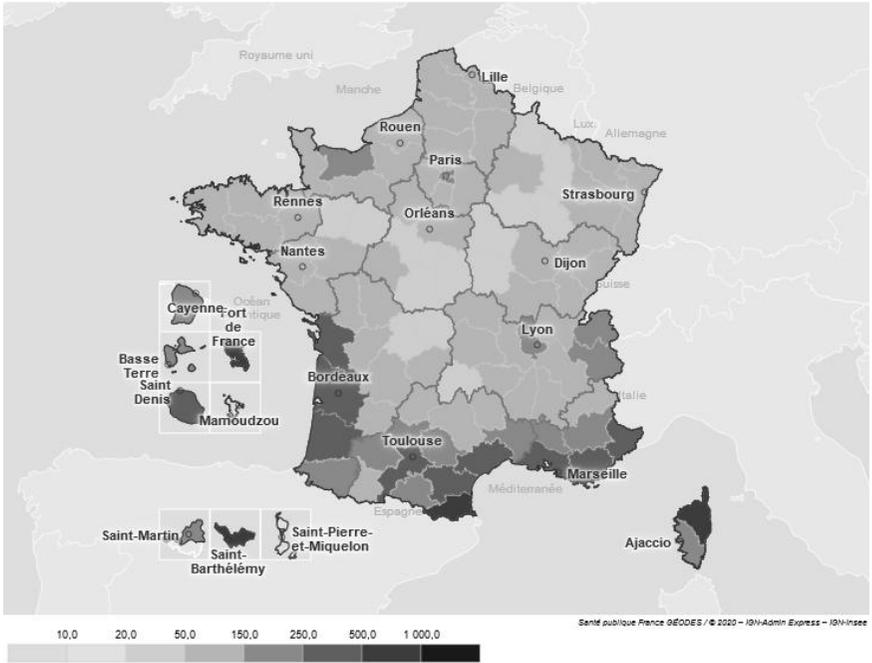
paraître lointain et exotique, mais l'exercice fonctionne également avec le territoire métropolitain. La diffusion de cartes, très nombreuses, sur les différents aspects de la pandémie de la Covid-19 laisse voir des contrastes, changeant selon l'échelle retenue, régionale ou départementale. Les cartes 5 et 6 donnent les mêmes informations, l'une à partir des régions, l'autre avec les départements.

Carte 5



source : « obtenue à partir de <https://geodes.santepubliquefrance.fr> »

Carte 6



source : « obtenue à partir de <https://geodes.santepubliquefrance.fr> »

Les cartes sont de juillet 2021. La représentation des collectivités d'outre-mer ne permet pas de voir leur échelle, contrairement à la situation en métropole. Sur la carte des régions, le sud de l'espace métropolitain était le plus touché, unissant ces régions. Les périmètres départementaux offrent une vision plus nuancée de la situation. Ce sont principalement les départements côtiers qui étaient les plus frappés par la pandémie. Par ailleurs, plus une région a une superficie vaste, plus elle risque de présenter une situation interne contrastée, comme c'est le cas au nord-est de la Nouvelle-Aquitaine. À l'image de l'exemple de l'islam en Inde, il est possible de trouver sur le site de Santé Publique France⁵⁷ des cartes par intercommunalités, voire par communes, mais à l'échelle fournie, la France, la visibilité de la carte n'est pas suffisamment discriminante pour faire ressortir des éléments de compréhension.

S'ils sont indissociables des échelles, les périmètres soulignent aussi les logiques des découpages et surtout des redécoupages⁵⁸. Redécouper les limites d'un espace c'est modifier ce qui est observé, et notamment les données statistiques. Dans les exemples proposés ci-dessus, l'agrandissement des régions depuis 2016 s'est traduit par un traitement statistique sur des espaces plus vastes. Cette nouvelle organisation administrative tend à créer des agrégats statistiques moyennisant davantage les réalités, c'est-à-dire effaçant ou masquant les situations

⁵⁷ <https://geodes.santepubliquefrance.fr>

⁵⁸ Franck Chignier-Riboulon, « La nouvelle régionalisation, entre mise en marge et renforcement de la marginalisation », in Gabriel Wackermann (dir.), *La France des marges*, Paris, Ellipses, 2016, p. 139-149.

les plus extrêmes. Cette logique de moyennisation spatiale et statistique est parfois utilisée pour minorer (cas des Kurdes ou des Tibétains par exemple) en incluant des espaces où ils sont absents ou minoritaires, et le chiffre final du périmètre choisi en témoigne. De la même manière, cette stratégie spatiale, conjuguant statistique et cartographie, est utilisée dans les politiques publiques, par exemple en politique de la ville, s'ajoutant parfois au choix des classes, pour minoriser, ou, à l'inverse, surreprésenter. Ainsi, étendre un périmètre c'est rendre moins visible un quartier en grande difficulté. Autre situation proche, au Manitoba, la fusion des municipalités a renforcé la minorisation des populations francophones, et leur anglicisation, comme à Notre-Dame-de-Lourdes aujourd'hui incluse dans celle de Lorne⁵⁹.

Conclusion

À l'issue de cet exposé risque d'émerger une image plutôt négative de la carte. Les titres de certains ouvrages peuvent y contribuer, tel *Comment faire mentir les cartes*⁶⁰, un livre jouant avec les couleurs, les échelles... affirmant sans détours toutes les subtilités possibles de la mise en scène cartographique, pour le meilleur et pour le pire. L'optique de l'entre-deux, ou plutôt du moins direct, est donnée par un autre titre, *La carte invente le monde*⁶¹. Une telle annonce, apparemment optimiste, laisse place à tous les desseins. Certes, la diversité humaine et son besoin d'affirmation impliquent que la carte blanche peut être remplie de tant de manières que la perspective carte contre carte est réelle, et bien dans la logique de l'histoire des hommes. Dès lors, il est possible d'écrire que le monde invente la carte qui lui convient. Et le monde étant une mosaïque, cela façonne une infinité de discours... et de cartes.

Pour autant, le lecteur, le spectateur, ne sont pas seulement des regardants ou des écoutants. Ils sont normalement, grâce à une éducation longue, aux médias d'information..., toujours plus en capacité d'analyser, de mettre en perspective, et alors d'avoir un esprit critique analysant la face cachée de la carte. Décrypter la partie immergée n'est ainsi pas de l'ordre de l'impossible ou du divinatoire. Les comparaisons, les lectures, les confrontations d'écrits sont autant de clés pour voir. Mais le souhaite-t-on toujours vraiment, par-delà l'affirmation de circonstance ou la réaction vive, spontanée, sans profondeur, celle de l'internaute donnant son avis, rarement nuancé ? Voir derrière, au-delà de la carte présentée est un acte réfléchi, impliquant du temps, de la culture et de l'humilité, car il s'agit aussi de s'extraire de son contexte de vie, de sa socialisation et normalisation. Et il est toujours plus facile d'avoir du recul sur l'ailleurs ou l'avant.

⁵⁹ Franck Chignier-Riboulon, « Notre-Dame-de-Lourdes... », *op. cit.*

⁶⁰ Mark Monmonier, *Comment faire mentir les cartes*, Paris, Autrement, 2019, 303 p.

⁶¹ Patrick Picouet (dir.), *La carte invente le monde*, Lille, Presses du Septentrion, 2018, 206 p.